

LETTRE DE M. MABILLE AU COMITÉ

Cette lettre est antérieure aux nouvelles télégraphiques que nous venons de donner. On verra cependant que le revirement politique que ces dépêches constatent était préparé et attendu, quand M. Mabile est arrivé à Morija.

Morija, le 15 mars 1882.

Chers et honorés directeurs,

Grâce au Dieu qui tient les vents et les flots dans sa main et entoure ses enfants de sa sollicitude, nous sommes enfin arrivés à Morija, après un voyage de deux mois. Nous arrivions le 2 février à la ville du Cap, où nous passâmes une quinzaine de jours, tant pour conduire notre fille Aline et sa compagne de voyage, Mlle Anna Gonin, à l'école huguenote de Wellington, — où nous avons eu le plaisir de revoir M. Bisieux, un véritable vétéran de la mission de Paris, — que pour nous occuper quelque peu des intérêts des Bassoutos et de notre mission parmi eux. Le 18, nous touchions à Port-Elisabeth, le 22, nous débarquions à East-London; le 23, nous partions pour Queenstown, où nous dûmes passer huit jours à attendre une partie de nos effets. Le 1^{er} mars, nous montions dans nos wagons pour arriver à Morija le 10, ayant essuyé dans la première et plus grande portion de ce dernier trajet des pluies diluviennes. Je laisse à notre ami Krüger le soin de vous raconter notre réception. Je n'en dirai que ceci : c'est qu'elle a été telle, au moins, que nous pouvions l'attendre, et qu'elle nous a montré à quel point nos gens nous aiment. Puisse notre retour être pour l'Eglise le commencement d'une ère nouvelle de vie et de progrès. Il n'a manqué à notre réception que la haie formée tant de fois — à chaque arrivée de missionnaires — par nos jeunes gens des écoles normale et biblique avec leurs dra-

peaux. Au lieu d'être cent vingt, ils n'étaient que onze. Quelle différence ! Mais quand bien même ils se confondaient pour cette fois avec les habitants de la station et des villages environnants, ils n'étaient pas moins présents comme un gage d'avenir.

A East-London, nous rencontrâmes nos amis Marzölf et Mademoiselle L. Marchal, venus pour une cure de bains de mer, dont les deux dames semblaient avoir un extrême besoin. Ils ont passé par de pénibles moments à Matatiélé pendant la guerre. A Queenstown, nous trouvions notre ami Ellenberger, venu à la rencontre de son fils aîné que nous lui amenions. A Aliwal, comme nous avions dételé, arrive à cheval notre ami Dieterlen, nous annonçant que sa femme et les amis Casalis ne sont pas très éloignés et que nous pourrons les rejoindre le soir ; en effet, vers neuf heures, nous arrivions à leur campement, et vous pouvez penser quelle joie ce fut pour nous de revoir tous ces chers visages, parmi lesquels je ne dois pas oublier celui de la bonne Pénélope, dont bon nombre de nos amis d'Europe nous ont entendu parler avec amour et reconnaissance.

Et puis, dans toutes ces villes que je viens de nommer nous arrivaient du Lessouto et de la mère patrie des lettres nous apportant des flots de condoléances et de sympathie. Déjà au départ, jusqu'au moment où nous avons quitté Plymouth, nous avons reçu les lettres et les télégrammes les plus touchants à l'occasion de la mort de notre chère Hélène. Que de reconnaissance nous devons à tous ces chers amis de France, de Suisse, d'Alsace, qui nous ont portés par leurs intercessions, demandant au Seigneur pour nous ses consolations. Et il nous les a données, il vous a exaucés abondamment, chers parents et amis, qui avez fait de notre deuil le vôtre ; et nous pouvons sans regrets, sans arrière-pensée, contempler notre enfant dans les bras de son Sauveur. Que ceux et celles surtout qui l'ont soignée dans ses derniers moments et l'ont accompagnée au champ du repos

reçoivent ici l'expression de notre vive affection et de notre reconnaissance.

Il n'y a que six jours encore que nous sommes arrivés, et je n'ai pu me mettre au courant de la situation que d'une manière encore bien incomplète, mais j'en ai vu et entendu assez pour comprendre qu'il y a beaucoup de ruines morales et matérielles à relever ici. Mes frères Casalis et Dyke ont fait dans ce sens ce que les circonstances politiques du pays leur ont permis de faire. Des seize écoles que nous avions avant la guerre, cinq sont de nouveau en train; presque toutes les annexes ont repris l'existence qui leur est propre. Dans quelques jours, j'espère pouvoir convoquer une réunion générale de toute l'Eglise; elle durera, cette réunion, deux ou trois jours, et c'est alors que nous saurons au juste quels sont ceux qui ont persévéré dans le chemin du salut et ceux qui en sont sortis, les uns par des chutes dont ils pourront se relever, les autres par un retour plus ou moins complet aux coutumes païennes. Les évangélistes et maîtres d'école sont eux-mêmes assez dispersés. Reviendront-ils tous au travail? C'est encore une question non résolue, à peine posée. Il faudra aussi compter nos morts, et ils sont nombreux; Esaïa, le premier Mossouto de Morija qui ait été baptisé, le premier Mossouto qui ait servi comme évangéliste, un chrétien un peu lent, mais solide, qui jusqu'à son dernier soupir a travaillé pour le Seigneur et a toujours vécu d'une manière conforme à l'Évangile; — Thomas, aussi un ancien, le premier Mossouto dont le mariage ait été béni dans l'Eglise; — Akila, qui, peu de jours avant sa mort, et sans être positivement malade, disait qu'il se sentait fatigué et espérait que le Seigneur lui ferait bientôt la grâce d'entrer dans son repos; — la fidèle Anna, autrefois femme de la Bible, la vieille aveugle Maretha, Rachéla et plusieurs autres encore, dont on peut dire que ce sont des justes qui s'en sont allés, et qui avaient appartenu à la première génération des convertis de cette tribu; la jeunesse fera-t-elle attention

et suivra-t-elle les traces de ces braves dont l'exemple est encore vivant devant leurs yeux ?

Je ne puis m'étendre aujourd'hui ; nous nous préparons à partir pour Mabouléla, afin d'en ramener nos chères petites Marie et Léonie, sans lesquelles la maison de Morija n'est pas complète. Mais que je dise deux mots de la politique du pays. A la ville du Cap, ayant eu des entrevues avec des membres du cabinet et avec le gouverneur lui-même, je m'étais bien vite aperçu qu'on ne demandait pas mieux que d'adopter à l'égard des Bassoutos une politique d'attente, surtout à cause de l'opposition maintenue encore par le chef Massoupa ; je ne pus naturellement que pousser dans cette direction, ayant le sentiment bien profond que c'était la seule politique qui pût réussir. En arrivant au Lessouto, je trouvai que le résident colonial ou plutôt l'agent du gouverneur, M. Orpen, depuis quelque temps déjà ne conseillait plus à ses supérieurs d'autre politique que celle-là. Elle vient d'être adoptée en quelque mesure. Le gouvernement colonial renonce à rendre obligatoires les clauses du traité et les retire. Il promet de ne pas confisquer le pays ou une partie du pays sans motif bien évident, et exprime l'espoir que les Bassoutos se hâteront de rentrer dans l'ordre. C'est un peu vague et douteux. Mais cela vaut mieux que ce qui existait ces jours passés. Le Parlement qui se rassemble après-demain ratifiera-t-il la politique du cabinet actuel, ou bien votera-t-il une nouvelle guerre, ou l'abandon de la tribu ? Tout dernièrement M. Sprigg a parlé bien haut pour la reprise de la lutte ; mais, chose curieuse, les journaux de son parti pour la plupart le désavouent, soutenant que la Colonie ne veut ni ne peut faire de nouveau la guerre aux Bassoutos. La politique de l'abandon est celle du parti boer, à la tête duquel s'est mis un membre de l'ex-cabinet de M. Sprigg, un M. Upington, renommé dans la Colonie et plus encore parmi les tribus indigènes pour avoir osé, en plein Parlement, dire que le noir était l'ennemi naturel du

blanc. (Il eût dû en toute vérité retourner sa phrase.) Mais le plan d'abandonner les Bassoutos à eux-mêmes, avec la perspective chérie de plusieurs que les Boers de l'Etat-Libre n'en feraient qu'une bouchée — pas si vite ! — ne plaît qu'à l'élément boer, encore très vivace et très important dans la Colonie. Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir à cet égard. Je crois que la Colonie perdrait trop à abandonner le Lessouto. Elle ne le peut. La meilleure politique, pour ressaisir petit à petit les rênes du gouvernement, c'est sans nul doute de profiter des bonnes dispositions des chefs et des sujets, là où elles se rencontrent, de les réaccoutumer aux lois normales des pays civilisés, de rejeter peu à peu les vendeurs d'eau-de-vie hors du pays, de lever là où cela peut se faire les impôts. Et je dois ajouter que les impôts se paient ces jours-ci sans trop de difficulté par la majorité des Bassoutos, Letsié et Lérotholi ayant donné l'exemple. Pour payer les indemnités de guerre, les chefs ont frappé leurs sujets de lourdes contributions dont ils se réservaient une partie ; ils ont, par cela même, perdu de leur popularité ; par-ci par-là on entend des gens gémir sur l'état actuel du pays et regretter le temps où les magistrats coloniaux gouvernaient le pays.

Ainsi il y a lieu d'espérer que tôt ou tard les esprits s'apaiseront, que la paix sera rétablie, et que le gouvernement du pays sera de nouveau un fait ; et nous, avec l'œuvre de Dieu que nous faisons, nous en profiterons les tout premiers. D'autant plus que par-ci par-là, au dire de plusieurs de mes collègues blancs et noirs, quelque chose dans l'air semble dire que les cœurs se tournent davantage vers les choses de Dieu. Nous allons bientôt (le 25 avril) avoir notre Conférence annuelle, et j'espère que nous allons décider la reprise de toutes les branches de notre œuvre que nous pouvons reprendre : écoles normales, écoles primaires, annexes, etc., etc. Je regrette énormément le départ de M. Jousse dans les circonstances actuelles, mais il y a nécessité. Si

seulement nous avons des renforts en vue, d'ici à quatre ou cinq mois ! Mais où trouver ceux dont nous avons besoin pour nous aider ? Même si notre école ou classe théologique se fonde, ce n'est que dans six ans au moins que nous pourrions en retirer quelque résultat. Je pose à nouveau cette question de notre petit nombre sur la conscience des étudiants en théologie et des jeunes pasteurs qui *devraient* entrer dans la mission chez les païens. Mon ami Coillard et moi avons en France et en Suisse adressé à cette partie de notre public religieux des appels sans nombre, et nous n'avons reçu pour ainsi dire aucune réponse affirmative. Qu'on nous aide, et cela promptement !

On parle aussi beaucoup au Lessouto de notre jubilé, et j'ai déjà fait espérer à l'Eglise de Morija et à mes frères missionnaires que nous aurions pour ce moment une députation venant de France. Cela nous est dû, si tant est que nous puissions en quelque chose parler ainsi.

Je voudrais clore cette lettre en disant : Courage ! courage ! Espérons pour le mieux en regardant à Jésus et en comptant sur lui !

Recevez, chers et honorés directeurs, mes salutations bien sincères et l'expression de ma profonde reconnaissance pour votre affection et votre sympathie chrétiennes.

A. MABILLE.

